

Le paradigme de l'économie noétique.

Marc Halévy

29 et 30 Novembre 2011

Chapitre extrait de mon dernier manuscrit à paraître chez Dangles

En économie, notre époque vit le passage du paradigme marchand au paradigme noétique.

*

Ailleurs, j'écrivais : "*L'économie marchande (de l'enrichissement) s'inscrit comme antithèse face à cette thèse qu'était économie autarcique (de la satiété) ... Peut-être revient-il à notre époque (c'est au moins ma conviction profonde) de réaliser la synthèse, toute hégélienne, entre cette thèse et cette antithèse.*". Partons de là ...

J'écrivais aussi : "*Les six dogmes qui définissent le paradigme marchand sont (...) : cupidité, pillage, marchandisation, bêtise, mercantilisme et quantité*".

Le présent article postule l'émergence d'un nouveau paradigme économique, non pas "contre" mais "au-delà" de l'ancien paradigme marchand. Il faudra donc, ici, montrer en quoi ses dogmes sont obsolètes (même s'ils ont pu être féconds) et décrire par quels nouveaux dogmes les remplacer.

*

Les signes d'obsolescence, d'abord ...

Cupidité ...

Comment définir cette cupidité qui ronge nos sociétés, toutes classes sociales confondues, depuis que l'humanisme a triomphé et que l'homme est entré en narcissisme et en nombrilisme comme on entre dans les ordres ? Comme un sous-produit de la Modernité ? Assurément. Comme une réponse aux peurs ataviques de perdre ou de manquer ? Sans doute. Comme fruit d'une insatiable gourmandise ? Certainement. Ceux qui se prétendent psychologues ont certainement des théories ad-hoc sur le sujet. Je ne sais pas si la cupidité peut se soigner, mais il y a urgence, docteur.

A déjà été évoqué ailleurs ce cercle vicieux qui a conduit la Modernité récente : croissance, investissement, endettement. Consommer, payer, emprunter. Règne absolu et tyrannique de la finance. L'argent-but. L'argent-roi. L'argent-dieu. Il ne s'agit pas, ici, de reprendre les sempiternelles litanies romantiques de dénigrement de l'argent. Il s'agit juste de reposer la question de la richesse et de l'enrichissement, et de faire le procès de cette incroyable myopie qui a fait de la seule richesse monétaire, financière et comptable, le tout de la richesse.

Un postulat est acceptable : face à la peur des appauvrissements, l'homme cherche des enrichissements. On notera les pluriels : appauvrissements et enrichissements. Car s'il est trivial de prétendre qu'il n'est pas d'appauvrissement que financier et qu'il est d'autres formes d'appauvrissement dramatiques - appauvrissement de la santé, de la mémoire, de la vivacité d'esprit, du lien affectif, etc ... -, il devrait être tout aussi trivial de clamer qu'il est bien d'autres formes d'enrichissement que celles de l'avoir, que celle de la possession matérielle, que celle de l'accaparement de tout ce qui traîne, inutile, sur les marchés.

La cupidité est l'inextinguible soif d'enrichissement par l'avoir. La cupidité est délétère. Elle fait passer à côté de la vie. Elle rend aveugle à la joie de vivre. Elle confond - sciemment,

diaboliquement, machiavéliquement - joie et plaisir : joie d'être et de devenir et plaisir (éphémère et futile, amer souvent) de posséder ce qui n'avait d'intérêt que comme fruit du désir avant possession.

Cette cupidité-là est de l'infantilisme, du narcissisme, du nombrilisme. Elle est létale puisqu'elle tue la vie réelle et enferme celui qu'elle possède dans un univers impatient de course perpétuelle au désir, à l'envie, à la jalousie. Car là est le point essentiel : c'est la cupidité comme désir de possession, qui nous possède, qui nous asservit, qui nous rend esclave de ses scintillements, de ses pacotilles, de ses verroteries. N'est-il pas temps que l'humanité entre dans l'âge adulte et cesse de croire à tous les pères Noël économiques et technologiques ? Car ma conviction est profonde que, globalement, depuis la révolution néolithique de l'agriculture et de l'élevage, de la métallurgie et de la religiosité, l'homme, jusqu'alors petit enfant effrayé par un monde sauvage et dangereux, est entré en adolescence avec toutes les fragilités, les inconstances, les complexes, les puérités, les caprices, les orgueils et les arrogances que cela comporte. La révolution noétique qui se dresse aujourd'hui face à nous, est le signe qu'un seuil crucial doit être franchi, que l'âge adulte de l'humanité peut s'ouvrir, que l'adolescence se termine (dans une certaine douleur, comme toujours et chacun), avec déjà une goutte de nostalgie pour l'innocence d'antan. Les spécialistes de cet âge fragile le savent bien, lorsque l'heure est venue, il n'y a que deux voies pour sortir de l'adolescence : devenir adulte pour s'assumer et devenir autonome, ou se suicider - c'est-à-dire fuir - par la corde ou par la came. Ces deux voies sont aujourd'hui ouvertes devant les pas de l'humanité.

Pillage ...

Toujours plus. Jamais assez. Croissance. Croissance encore. Croissance toujours. Comme si un arbre pouvait croître indéfiniment, jusqu'à Dieu seul sait quel ciel. La croissance économique serait, dit-on, la seule réponse possible à la croissance démographique. Faux. Elle est une réponse impossible comme est impossible la croissance démographique. Les ressources naturelles dont tout - oui, je dis bien tout ! - dépend, sont non seulement limitées en volume, mais en décroissance rapide. Rappelons que l'activité humaine a consommé ou détruit 80% des ressources naturelles non renouvelables en moins d'un siècle et demi. Rappelons aussi que lorsque toute l'énergie fossile sera épuisée et qu'il nous faudra vivre sur Terre alimentés seulement par l'énergie de mauvaise qualité du rayonnement solaire, seuls un milliard et demi - au mieux - d'humains pourront survivre. Nous sommes donc déjà 5,5 milliards de trop et nous serons 8,5 milliards de trop en 2050. Le cri d'alarme de 1972 : "Halte à croissance", ne s'adresse plus seulement à l'économie mais aussi au démographique. Il est temps d'entrer en néo-malthusianisme comme on entrerait en religion. En son temps, Malthus (1766-1834) avait tort dans son modèle car il ne disposait pas de chiffres valides et il ne pouvait imaginer le bond en avant des sciences et technologies aux 19^{ème} et 20^{ème} siècles. Mais il avait raison dans son principe. Et il ne faudra plus, comme certains le disent, croire que les technologies à venir vont faire tous les miracles : en matière de thermodynamique, il n'y a jamais de miracle. On ne crée jamais de l'énergie (puisque'elle se conserve et ne fait que se transformer) et, quoique l'on fasse, l'entropie croît c'est-à-dire que tout se dégrade et meurt - humanité et Terre et système solaire compris.

Au fond, il n'y a plus que deux postures philosophiques possibles : ou bien clamer : "après moi, les mouches", ou bien vivre autrement, agir autrement, penser autrement. Si le pillage éhonté de la Terre et de ses ressources naturelles, tant minérales que vivantes, continue, en deux générations la race humaine sera éteinte ... et ce ne sera pas une grande perte ... sauf que mes petits-enfants feront partie des sacrifiés à nos caprices débiles de sales enfants gâtés.

L'heure n'est plus à l'écologie molle, à l'écologie "sociale", à l'écologie politicienne squattée et phagocytée par les nostalgiques des gauchismes des années 1960 et 1970, par les déçus du marxisme et du communisme. L'heure est à l'écologie dure. A l'écologie profonde. L'heure est au changement radical d'attitude et à l'antihumanisme : ce n'est pas la Vie qui est faite pour servir l'homme mais l'homme qui est là pour servir la Vie ... et l'Esprit qui émerge d'elle. L'homme n'a jamais été mais ne pourra plus jamais être la mesure de toutes choses.

Marchandisation ...

Non, tout n'a pas un prix. Non, tout n'est pas à vendre. Non, tout n'est pas achetable. Il n'y a que les cyniques pour pouvoir faire semblant de croire en ces inepties nauséabondes. Et je présente mes excuses à Diogène de Sinope pour devoir - parce que le langage est ainsi devenu - utiliser le beau nom de la philosophie cynique pour parler de ce qui n'est, en somme, qu'une déficience de l'esprit et de l'intelligence.

Non, tout n'est pas marchandise. Non, tout n'est pas "marchadisable". Par morale ? Non. Par nature. Ne peut être vendu ou acheter que ce qui peut être transmis, que ce qui peut être possédé. Et tout ne l'est pas, loin s'en faut.

Des exemples ? Les mémoires, les talents, les intelligences, les savoir-faire, les renommées, les émotions, les sentiments, la sagesse, la connaissance (au sens initiatique et spirituel, loin des savoir mis en conserve et des discours de salon).

Il est assez facile de comprendre que la marchandise n'est marchandise que parce qu'elle a un prix, que parce qu'il existe un marché (d'où son nom) où elle peut être échangée contre de l'argent (ou toute autre forme de contrepartie monétaire). La marchandise n'est telle que parce qu'elle est comptabilisable. Et tout n'est pas quantifiable, monétisable et comptabilisable. Que du contraire.

Hyper-marchandisation et hyperconsommation vont évidemment de pair. Pour que la consommation puisse croître et croître encore, il faut que de plus en plus de "choses" (matérielles ou non) puissent être vendues et achetées, échangées, appréciées (dotées d'un prix, donc). L'envie est donc énorme, dans le chef des cupides, de tout "marchandiser". Et là, maintenant, ils commencent à se heurter à un mur épais et dur : celui du non comptabilisable. Le mur d'acier de ce qui n'est jamais transmissible ... et qui, ce n'est pas un hasard, fait la force et la beauté et l'intérêt de la vie. On peut vendre du plaisir - c'est d'ailleurs un commerce aussi juteux que vicieux -, mais on ne pourra jamais vendre de la joie. La joie, toujours, naît avec l'effort que l'on fait soi-même, contre soi-même, au-delà de soi-même ... et ça, personne ne pourra jamais le faire à votre place. On peut payer quelqu'un pour lire un livre et le résumer en une page, mais on ne peut pas payer quelqu'un pour vivre, penser, ressentir ce livre à votre place, pour y trouver, au hasard d'un mot, d'une phrase, d'une idée, du grain intellectuel ou spirituel ou esthétique à moudre, à ruminer. Personne ne pourra jamais humer, goûter, déguster à votre place, même contre de pharamineuses sommes d'argent. Personne ne pourra jamais aimer, haïr, s'extasier, méditer, contempler, inventer, choisir, élire, faire l'amour, etc ... à votre place. Ce qui se vit, ne se vend pas. Ce qui se vend, ne se vit pas. Songez-y, cher lecteur. Songez-y bien profondément.

Bêtise ...

On l'a vu, la Modernité a débouché, par les méandres de l'histoire, sur une étonnante incongruité : pour que le système tourne bien (tant économiquement que politiquement), il est préférable que la grande majorité - les clients, les électeurs - ne pense pas trop et soient suffisamment docile, mentalement, pour acheter et voter sans trop réfléchir. Et ça marche ! La bêtise des masses est un fonds de commerce juteux pour tous les candidats tyranneaux, que ce soit dans les usines ou dans les isoloirs.

Mais cette apologie - cynique et rentable - de la bêtise des masses débouche sur un prix à payer : il faut que les rouages de la machine économique et de la machine politique (étatique, donc) soient parfaitement standardisés, procéduralisés, normalisés et formatés. Plus besoin alors de réfléchir : si ... alors ... sinon ... Et le tour est joué.

En économie cela donne : si le PIB croît, alors vous aurez plus sous, sinon vous irez au chômage ...

En politique : si vous êtes de gauche, alors vous voterez socialiste, sinon vous êtes un détestable facho ...

Car, bien sûr, la bêtise est toujours simpliste et réductrice. Pour mener des troupeaux à l'abattoir, il faut leur parler simple. Hue ! Dia ! Ho !

Mais, toujours autant en économie qu'en politique, le simplisme a une limite car il engendre de la complication, de plus en plus lourde, de plus en plus lente, de plus en plus étouffante et irrespirable. Le phénomène est bien connu : lorsque le contexte monte en complexité, la procéduralisation des processus devient très vite contre-productive. Elle n'est efficace que dans les mondes élémentaires et stables, où tous les cas possibles sont prévisibles et où toutes les réponses possibles à tous ces cas sont programmables. Mais notre monde humain connaît un saut énorme de complexité avec la révolution noétique, depuis une bonne trentaine d'années. Soutenue par la révolution numérique et l'explosion exponentielles des techniques, méthodes et outils informatiques et télécommunicationnels, la densité des relations et des canaux d'interactions entre les humains, même les moins doués, a été centuplé au moins. Or, la densité relationnelle et interactive est précisément une mesure pertinente du niveau de complexité d'un système. La démonstration coule dès lors de soi : ce saut de complexité entraîne, forcément, l'obsolescence des doctrines fondées sur la procéduralisation, la hiérarchisation, la normalisation, la planification, le formatage et la programmation. Bref, les sociétés et organismes, institutions et entreprises, fondés naguère sur la bêtise vont disparaître - elles disparaissent déjà à vive allure, du reste .. et la crise économique en est le grand balayeur (*krisis*, en grec, signifie "jugement, tri, arbitrage" ...)

Mercantilisme ...

J'avais esquissé une définition quasi philosophique du mercantilisme en le présentant, au-delà des sens techniques et historiques qu'il a reçus, comme la philosophie centrale de cette fin de Modernité construite sur l'industrialisation et la financiarisation généralisées. Disons, pour faire simple, que le mercantilisme est à l'économie ce que le darwinisme est à la biologie. Le sacro-saint dogme libéral de la "main invisible" d'Adam Smith qui postule la régulation des marchés par les mécanismes généralisés de la concurrence, est le pendant économique de la régulation darwinienne des espèces par la compétition pour la survie.

Et s'il n'en était pas ainsi ? Et si cette régulation par la concurrence n'était que la toute petite partie émergée de l'iceberg ? Et si notre monde complexe rendait cette régulation inadéquate et inefficace pour la simple raison que, pour que la concurrence puisse jouer, il faut deux choses de plus en plus rares : de la prévisibilité et de la durée ?

Dans nos marchés turbulents et effervescents, dans nos brouillards informationnels, dans ce monde tellement complexe et sophistiqué qu'il en devient toujours plus incertain et plus imprévisible, dans ce monde où tout va de plus en plus vite, où les cycles d'obsolescence se raccourcissent à vue d'œil, c'est bien la prévisibilité et la durée qui manque le plus !

Exit donc la régulation par la concurrence.

Aujourd'hui, la concurrence est plus nocive que régulatrice. Elle détruit des pans entiers de l'économie réelle au profit d'intérêts spéculatifs à court terme. Le jeu de la grande distribution est à ce titre très éclairant. Les modes montantes – et un peu angéliques - de l'économie durable ou du commerce équitable le traduisent quotidiennement.

L'économie, comme tous les autres domaines d'activités et de connaissances, doit sortir du ghetto de sa vision mécaniste et réductrice. Ici aussi Descartes est enfin mort.

A la vision mécaniste horlogère, déterministe et réductrice du monde, doit se substituer, se substitue déjà, une vision organique, holistique, globalisante, métaphorique, systémique, non-déterministe (donc créatrice, volontariste, libre). Bref le monde redevient vivant et les sciences de la vie sont une source inépuisable d'inspiration pour la pensée économique et managériale.

Qu'on se le dise bien une fois pour toute : il n'y a pas de lois économiques comme il n'y a pas de science managériale. La main invisible s'est paralysée et se momifie. Aux régulations négatives se substituent déjà des régulations positives !

Laissons le mot de la fin à Fritjof Capra : *"En fin de compte, les agresseurs se détruisent toujours entre eux, laissant la place à ceux qui savent coopérer et s'entendre. La vie est bien moins un combat pour la survie qu'un triomphe de la coopération et de la créativité"*¹.

Quantité ...

Faut-il encore y insister ? Depuis Galilée, les mathématiques sont devenues le langage par excellence de la connaissance sérieuse. Tout ce qui n'est pas mathématisable est méprisable.

La mathématisation est le critère définitif et absolu de la scientificité. Et ce qui n'est pas mesurable, n'est pas quantifiable, donc n'est pas mathématisable, donc n'est pas sérieux.

Quantifions, donc. Et les économistes² ne s'en sont pas privés eux qui, depuis un demi siècle, s'échinent à vouloir, tellement en vain, faire entrer l'aléatoire et l'irrationalité des décisions humaines dans le moules simplistes et un peu ridicules de leurs équations (et c'est un physicien théoricien qui écrit ces lignes !).

Jusqu'il y a peu, la seule image sérieuse d'une entreprise était sa comptabilité. Tout ce qui n'était pas comptabilisable, faisait figure de hochet conceptuel, mi-gamin, mi-crétin.

Je me souviens parfaitement de ce slogan,; de ce leitmotiv mille fois entendu et ânonné durant mon MBA³ (il y a si longtemps ...) : "Ce qui n'est pas mesurable, n'est pas planifiable. Ce qui n'est pas planifiable, n'est pas gérable". Quel crétinisme ! Quelle pauvreté !

C'est encore l'actuelle révolution noétique qui en force la démonstration puisqu'elle réintroduit dans le management des activités économiques des notions aussi peu quantifiable que stratégiques comme l'intelligence, le talent, le savoir-faire ... bref, le génie humain. Comment le quantifier ? Du temps où le système tournait mécaniquement alimenté par la bêtise des masses, tout pouvait être quantifié, du moins en apparence. Mais aujourd'hui, le client est bien informé et formule des exigences inouïes, et le collaborateur est prié d'inventer des solutions (et non plus de fabriquer des produits) qui satisfassent cet emm...deur de client. Tout fout le camp, ma pauv' dame ...

Si, à tout cela, on ajoute que la complexité ambiante induit une incertitude croissante qui rend impossible la plupart des planifications et qui, en conséquence, oblige à fonctionner, de plus en plus souvent, en mode "improvisation", on comprend l'embarras des acharnés de la quantification.

Le qualitatif est en train de rattraper et de surmonter le quantitatif. Les exigences de qualité (toutes les qualités, celle des produits et des services, mais aussi celle de la vie et du travail) montent en puissance et les équations explosent en vol. Que valent le plaisir, l'idée, le génie, le bonheur, toutes ces choses qualitatives et inquantifiables qui forment le cœur d'exigence de la plupart de nos contemporains (donc de nos clients et collaborateurs, donc de nos militants et électeurs) ?

¹ In : "La toile de la vie – Une nouvelle interprétation scientifique des systèmes vivants" – Editions du Rocher - 2003

² Comme les sociologues, d'ailleurs, qui ne pensent plus que par sondages et statistiques.

³ Master in Business Administration c'est-à-dire "maîtrise en gestion des entreprises".

Le mécanicisme déterministe vole en éclat et réduit à néant les rêves cartésiens de réductionnisme et d'analycisme. Bref, pour revenir sur terre économique, la comptabilité (nationale ou d'entreprise) comptabilise de moins en moins de choses essentielles et, même si elle garde un intérêt réel pour la part quantifiable des économies, celle-ci se réduisant comme peau de chagrin, elle est forcée de rendre la main, d'avouer son impuissance et de céder le pas à d'autres méthodes d'évaluation des performances économiques d'un pays (cfr. le travail que la commission Stiglitz a réalisé pour le Ministère des Finances à Bercy) ou d'une entreprise (cfr. Les travaux de la DG-Entreprises de la Commission européenne).

*

Les valeurs émergentes pour remplacer les dogmes anciens, ensuite ...

Face à la cupidité ... la SAGESSE.

On l'a bien vu, la cupidité est un esclavage, la sagesse commande de s'en libérer pour reconstruire, chacun, sa propre autonomie de vie. Il ne s'agit pas de prôner les macérations du renoncement et de l'austérité, de faire partout, en tout, vœu de pauvreté. Laissons cela aux mystiques. La plupart d'entre nous n'en aurait ni la force, ni le courage. Il s'agit de tout autre chose, plus à la portée de chacun d'entre nous. Il s'agit tout simplement de tracer, en soi, au plus profond de soi, la frontière délicate - et fluente - entre le nécessaire et l'accessoire, entre l'indispensable et le superflu. Il s'agit, on l'a compris, de se concentrer sur le nécessaire et l'indispensable et d'abandonner l'accessoire et le superflu. Bref, il s'agit de cultiver le fertile et de délaisser le futile.

Au fond, cette sagesse de l'essentiel ressemble à s'y méprendre à une éthique qui ne déparerait guère à la vitrine des stoïciens ou des épicuriens : cultiver, contre la cupidité et ses démons, une *ataraxia*, une *apathéia* que ces philosophes grecs, amoureux de sagesse et de la qualité de vie, de la joie et de la simplicité, ne désavoueraient pas⁴.

Beaucoup, dont moi, pensent que nous vivons une rupture majeure - une bifurcation - de l'histoire de l'humanité. Une rupture aussi profonde que celles qui firent passer des cités grecque au monde romain, de l'empire romain au moyen-âge ou du moyen-âge à la modernité. Dans chacun de ces trois cas, la bifurcation économique et politique fut accompagnée d'une bifurcation noétique, d'une remise fondamentale en cause du paradigme ambiant, c'est-à-dire des valeurs, référentiels et modèles culturels qui était de mise "avant". Cette bifurcation noétique, au 15^{ème} siècle fut appelé "Renaissance"⁵. Le mot est beau, digne d'un grand communicateur. D'aucuns n'hésitent pas à le reprendre pour qualifier notre époque ainsi que les bifurcations majeures qu'elle vit.

Cette nouvelle sagesse, tant attendue et si indispensable, est déjà là. Elle s'exprime dans une myriade de petites communautés de recherche philosophique et spirituelle, souvent assez éloignées des religions institutionnalisées. Elle est peu formalisée, vivante et évolutive, protéiforme et foisonnante. Elle se construit sur que j'ai appelé ailleurs l'intériorisation de la vie, c'est-à-dire la réappropriation, par les individus, du sens et de la valeur de leur existence. Cet effort philosophique et spirituel est vital !

⁴ Pour les épicuriens, l'*apathéia*, littéralement l'absence de souffrances, était le summum de la réussite de vie. Pour les stoïciens, c'était plutôt l'*ataraxie* c'est-à-dire, littéralement, l'absence de troubles. Puisque la souffrance est un trouble, mais que tous les troubles ne sont pas souffrances, la doctrine stoïcienne est plus large et plus riche que la doctrine épicurienne, même si, au fond, dans la pratique de vie, elles sont assez similaires.

⁵ Parallèlement, la fin de l'empire romain déboucha sur la montée en force du paradigme chrétien contre le paradigme païen, ce qui donna lieu à plusieurs siècles d'intense travail théologique et de non moins intenses luttes contre les hérésies. De même, la soumission des cités grecques à l'ordre romain suscita l'émergence des trois grandes écoles philosophiques du stoïcisme, de l'épicurisme et du scepticisme qui transformèrent l'ancienne sagesse collective de la cité en sagesse individuelle et intérieure.

Face au pillage ... la FRUGALITE.

La parcimonie ou la sobriété, autrement dit : faire beaucoup mieux avec beaucoup moins (cfr. Mon "Principe Frugalité" - Dangles - 2010). Deux remarques sur cette définition de la frugalité. Primo : il est prescrit de faire mieux avec moins c'est-à-dire plus de qualité avec moins de quantité. Nous retrouverons ce thème plus loin. Secundo : pour faire mieux avec moins, il faut mobiliser beaucoup d'intelligence. Nous y reviendrons aussi plus loin. Notons seulement que le gaspillage et la bêtise vont de pair, et que nous n'avons plus aucun droit, en cette ère de pénurie, à la nonchalance, à la négligence, au laisser-aller. Notre attention doit être de tous les instants à veiller à nos ressources et à leur meilleur usage. Par exemple, nous n'avons plus le droit de jeter ou de détruire, comme déchet ou comme rebut, tout ce qui gêne notre paresse.

La frugalité dessine un art de vivre, un art de la joie de vivre, un art de se construire, en tout, de la joie de vivre. La leçon de base, cruciale, augurale, est celle-ci : contrairement à ce que les idéologies et les religions nous serinent depuis si longtemps, le bonheur ne vient jamais de l'extérieur. Toutes ces choses que nous achetons, consommons, amassons sont des ersatz qui ne visent qu'à masquer notre vide intérieur, notre incapacité à être et à devenir.

Nous consommons trop. De tout. A commencer par notre temps que nous investissons, comme s'il n'était pas terriblement limité, dans des multitudes d'activités inutiles, stériles, futiles.

Face à la marchandisation ... la DEMATERIALISATION.

Reprenons cette phrase que j'ai la faiblesse de croire pertinente : *"Il est assez facile de comprendre que la marchandise n'est marchandise que parce qu'elle a un prix, que parce qu'il existe un marché (d'où son nom) où elle peut être échangée contre de l'argent (ou toute autre forme de contrepartie monétaire). La marchandise n'est telle que parce qu'elle est comptabilisable. Et tout n'est pas quantifiable, monétisable et comptabilisable. (...) Ce qui se vit, ne se vend pas. Ce qui se vend, ne se vit pas."*

L'économie marchande se fonde sur ce qui a une valeur d'échange quelque part sur un marché quelconque, dans une niche, aussi étroite soit-elle. Mais notre époque découvre deux vérités essentielles.

La première est que la valeur d'échange (la valeur commerciale, le prix) n'est rien et que la valeur d'usage est tout (l'utilité réelle, la durabilité réelle, la praticité réelle, bref ce que l'on vit et non ce que l'on possède).

D'aucuns, à juste titre, me semble-t-il, parle d'un passage de la société de consommation à la société de participation. Par là ils signifient un passage de l'acquis au vécu, un passage de l'avoir à l'être et au devenir, un passage du prix à l'utilité, un passage de l'usure à l'usage, etc. La finalité de l'économie en général et de toutes les entreprises qui la composent, est de fournir de la valeur d'usage : l'obsession ne doit plus jamais être les dividendes des actionnaires, mais la satisfaction durable des utilisateurs. J'insiste sur la notion de "satisfaction durable" car elle se distingue radicalement du plaisir ressenti, parfois fortement, d'acheter et de posséder. On l'a bien compris, ce n'est pas de cette satisfaction éphémère et futile dont je parle.

La seconde vérité essentielle qui émerge peu à peu est que, pour de plus en plus de denrées matérielles ou immatérielles, le principal n'est pas de les posséder toujours, mais d'y avoir accès, aisément, chaque fois que nécessaire. La multiplication idiote des tondeuses à gazon dans un quartier résidentiel en est une belle illustration : chacun possède sa propre tondeuse (de qualité et de durée de vie très moyenne parce que le prix serait trop élevé, sinon) qui ne tourne qu'une heure par semaine, quatre mois par an, au mieux (soit 18 heures par an), alors qu'un peu d'intelligence collective conduirait soit à acquérir en copropriété un bon engin

professionnel, efficace et robuste, que chacun utiliserait à tour de rôle, 30 à 40 minutes au lieu de 60, soit à payer un "tondeur" professionnel qui viendrait avec son engin entretenir toutes ces sacro-saintes pelouses. Le bilan économique, financier et écologique pour les usagers est évidemment positif dans les deux cas de figure (faites les calculs, vous verrez). Pourquoi ne le fait-on pas plus souvent, dès lors ? Autre exemple : le savoir. Aujourd'hui, grâce à la Toile, le problème n'est plus d'emmagasiner des savoirs (les têtes bien pleines de Montaigne) mais de savoir où trouver ces savoirs (les têtes bien faites). Ne plus savoir, mais savoir qui sait. Le problème est moins gnoseologique que méthodologique.

Ces deux exemples montrent qu'il s'agit donc moins de posséder une chose ou une connaissance que d'y avoir librement et aisément accès. On comprend que cela change tout. On comprend aussi que, dans ces deux petits exemples parmi des myriades, on dématérialise la "denrée économique" (tondeuse ou savoir) en la remplaçant par un "accès", c'est-à-dire un chemin d'usage dématérialisé. Et l'on comprend encore que les fabricants de tondeuses auront à choisir : ou bien fabriquer plus de bonnes et grosses tondeuses durables, ou bien disparaître. Le volume global du marché des tondeuses va s'effondrer, mais un marché émergent va parallèlement surgir : le marché des accès à de la tonte de pelouses. On est passer de la marchandise à la solution.

Face à la bêtise ... l'INTELLIGENCE.

On a compris que le pari majeur de la logique marchande est l'abêtissement des masses afin de mener le troupeau vers plus de consommation de denrées de plus piètre qualité afin d'augmenter les volumes (la sacro-sainte croissance) et les marges financières, c'est-à-dire les dividendes des actionnaires. L'économie noétique fera le pari inverse en posant, tout simplement, que la valeur d'une denrée, bien ou service ou accès, ou d'une entreprise vient de son contenu immatériel, c'est-à-dire de l'intelligence que l'on y injecte. N'y revenons pas, mais rappelons que la notion d'intelligence est à prendre ici dans son sens le plus large (conceptuelle, intuitionnelle, émotionnelle, relationnelle, manuelle et ... spirituelle pour relier les choses, les êtres et les actes à ce qui donne sens).

Faire le pari des intelligences contre le pari de la bêtise. Cela ne signifie aucunement un angélisme béat qui supposerait que tout-à-coup, comme par miracle, les hordes de crétins qui hantent ce monde, serait devenus géniaux. Non. Il s'agit plus prosaïquement, plus modestement, plus profondément, de faire tout ce qu'il faut pour que les parcelles ou étincelles d'intelligences ou de talents, voire de génies, qui existent partout, soient valorisées c'est-à-dire mises en évidence, utilisées, exploitées comme autant de trésors - même petits. Regardez ce que font les gens pendant leurs loisirs : ils exploitent leurs talents ... et parfois - par toujours, loin s'en faut - cela donne des merveilles. Encore une fois, pas d'angélisme. Parmi les toiles des peintres du dimanche, la plupart sont des croûtes. Mais il en suffit d'une. Mais il suffit de croire que ces fabricants de croûte, convenablement formés et entraînés, finiraient par produire des tableaux tout-à-fait acceptables, susceptibles d'orner des murs aujourd'hui sales ou tagués, c'est-à-dire laids.

L'idée fondamentale qui sous-tend tout ceci est claire : les matériaux, les énergies, les matériels et les matières participant tous d'une logique de pénurie et, donc, se raréfiant, l'économie de demain ne sera plus jamais massive, lourde, pesante : elle aura la valeur, le prix, la légèreté et le génie des idées qu'elle véhiculera. Il ne s'agit évidemment pas de croire que les chaussures ne seront plus nécessaires et que l'industrie de la chaussure disparaîtra ; il s'agit plutôt d'affirmer que les chaussures de demain demanderont peu de matières chères et rares (elles seront faites de matériaux recyclés) mais, surtout, qu'elles seront inusables, légères et parfaitement adaptées à l'usage que chacun en fera, à sa mode, à sa mesure. L'industrie de la chaussure de masse sera largement remplacée par un tissu de chausseurs et de cordonniers qui vous fabriquerons VOS chaussures à vous, inusables et légères, exactement comme vous les

souhaitez : leur prix, quel qu'il soit, sera dérisoire par rapport à l'usage que vous pourrez en faire. C'est cela "faire le pari de l'intelligence".

Face au mercantilisme ... le SYMBIOTISME.

Par mercantilisme, j'entendais cette philosophie qui alimentait globalement la logique marchande : le darwinisme économique.

Le dogme darwinien repose que l'idée centrale que la régulation de l'évolution des espèces a pour moteur le seul hasard. Mais l'expérience montre que les mutations dues au hasard sont toujours négatives c'est-à-dire qu'elles produisent toujours des malformations défavorables et non des innovations favorables. Autrement dit, le hasard ne produit jamais de négentropie, ce qui semble logique puisque l'entropie est le fruit naturel et général du hasard. Wallace, le spiritualiste, qui avait coécrit avec Darwin le premier article sur l'hypothèse de la sélection naturelle, en proposa un autre moteur : "l'esprit de la nature". En termes actuels, et sans devoir recourir ni à de mystérieux *dei ex machina*, ni à quelque arrière-monde que ce soit, cette notion d'esprit de la nature peut simplement s'identifier à la notion d'intention intrinsèque et immanente qu'a la nature d'explorer et d'exploiter tous les possibles. Retenons cette idée cruciale d'intention à substituer à cette poubelle de nos ignorances que nous appelons "hasard". La fin du darwinisme économique débouche, entre autres, sur deux idées fortes qui, ensemble, constitue le socle de ce que j'appelle, ici, le symbiotisme.

La première idée pose un grand principe noétique de base : une idée ne prend de valeur d'usage et d'efficacité qu'en étant partagée et en devenant norme. Pour cela, elle doit proliférer au plus vite de cerveaux en cerveaux qui vont se l'approprier, la triturer, l'enrichir et la renvoyer plus loin. En ce sens, plus elle est gratuite, plus elle se propage rapidement. Dont acte : partage et gratuité des idées, des savoirs et des connaissances.

Pratiquement, cela implique la déconnexion totale des centres de production et de création des idées (la sphère noétique, donc, ou noosphère) d'avec l'économique et le politique.

Les centres de recherche et d'innovation, d'invention et de création, doivent être autonomes et accessibles. Cela implique d'autres circuits de financement et de rémunération des créateurs et des experts. Cela implique que nos sociétés, abruties de mercantilisme et d'hyperconsommation, passe d'un budget global actuel de 2 ou 3% du PIB en recherche et création, à un budget de l'ordre de 20% du PIB. Cela implique l'abandon de chimères juridiques telles que la "propriété intellectuelle" : une idée n'appartient à personne et appartient à tout le monde. La relativité n'appartient pas à Albert Einstein.

A qui appartient une idée : à celui qui la formule ? à celui qui la finance ? à "l'air du temps" qui la véhicule ? à tout le monde ? à tous ces disparus qui, au long de l'histoire de l'humanité, ont apporté chacun leur petite contribution à ce qui s'épanouit aujourd'hui ?

La seconde idée : L'alliance symbiotique en réseau ... C'est bien la réponse que commencent à donner les tissus économiques aux désastreuses destructions de l'économie mercantiliste et spéculative. Au-delà de la concurrence toujours stupide, toujours guerrière ("à l'issue d'une guerre, il n'y a que des ruines et des perdants"), toujours prédatrice, se substituent peu à peu des processus plus subtils, plus complexes, plus riches de coopération, de partenariat, de grappage, de "clustering", de regroupement divers. Bref, on observe la montée en puissance et en force des réseaux économiques. Réseaux souples, protéiformes, impermanents. Réseaux forgés autour de valeurs, de projets, d'intérêts communs. Espaces de moindre concurrence où les synergies stimulent et décuplent les énergies au-delà des allergies.

Mettons ensemble, pour finir ce paragraphe, les trois idées évoquées : l'intention comme moteur de convergence, de régulation et de coordination, la gratuité noétique comme ferment de la fécondité et de la valeur et la symbiose entrepreneuriale comme lieu des interfécondations et des synergies. Nous avons là les trois piliers de la nouvelle philosophie économique post-mercantiliste.

Face à la quantité ... la QUALITE.

La finalité profonde de toute économie n'est pas la richesse financière des actionnaires, mais l'enrichissement de la vie par la joie de tous. La performance économique n'est donc plus seulement affaire de quantités monétaires et d'indicateurs financiers ou comptables. Mais ne jetons pas le bébé avec l'eau du bain : ces indicateurs - lorsqu'ils sont bien pensés et bien adaptés, ce qui est rarement le cas aujourd'hui - sont utiles et doivent être utilisés pour évaluer certaines dimensions quantifiables et comptabilisables de l'activité économique. Ils sont parfois nécessaires, ils ne sont jamais suffisants.

Il faudra donc bien que la nouvelle économie prenne acte du fait incontournable que le qualitatif prime le quantitatif et ce, de manière définitive. L'essentiel ne se mesure jamais avec des chiffres (ce qui ne veut pas dire, répétons-le, que certains chiffres ne sont pas pertinents). Et ce qualitatif n'envahit pas seulement la sphère technique des indicateurs de performance. Il forge notre nouveau art de vivre tissé de qualité de vie, de qualité du travail, de qualité des denrées (biens et services), de la qualité de l'air, de l'eau, du sol, de la lumière, de la qualité de tout ce qui nous entoure et qui nourrit nos vie à chaque seconde, même lorsque nous n'en prenons pas conscience.

La qualité est ce qui rend nos existences plus belles, plus fécondes, plus joyeuses et cette qualité, que produisent les activités économiques, ne se mesure pas en chiffres.

La qualité n'est plus seulement un mot, une idée, un concept ; elle est devenue une exigence. Puisque la quantité n'a plus de sens (car les logiques sont de pénurie et l'hyperconsommation est une absurdité délétère), la qualité s'avère vitale, essentielle, centrale. L'économie devient un immense processus à produire et à distribuer de la qualité. Une qualité frugale, c'est-à-dire une qualité plus grande pour une quantité moindre.

Il y a là bien plus qu'un vœu ou qu'un souhait ou qu'une exigence ; il y a là un fondement nouveau pour l'économie qui vient !

*

En synthèse, ces six valeurs émergentes ne sont pas que des vœux, mais bien d'impérieuses et vitales nécessités. L'économie est à l'humanité ce que le pain est au ménage : une question de survie. L'économie marchande s'éteint, non pour disparaître, mais pour se marginaliser, pour se périphériser. Elle continuera de produire et d'écouler des "commodités", mais ce n'est plus d'elle que viendra la prospérité, c'est-à-dire, on le sait maintenant, la qualité de joie de vivre des hommes sur cette Terre.

*

* *